



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

40 | 2010
Discours

Éric BÉDARD, *Les réformistes. Une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Le Boréal, 2009, 415 p. ISBN : 978-2-7646-0669-8. 21 euros.

Tangi Villerbu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4022>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2010

Pagination : 171-172

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Tangi Villerbu, « Éric BÉDARD, *Les réformistes. Une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Le Boréal, 2009, 415 p. ISBN : 978-2-7646-0669-8. 21 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 40 | 2010, mis en ligne le 18 décembre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4022>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

*Éric BÉDARD, Les réformistes. Une
génération canadienne-française au
milieu du XIX^e siècle, Montréal,
Le Boréal, 2009, 415 p. ISBN :
978-2-7646-0669-8. 21 euros.*

Tangi Villerbu

- 1 Voici un bien curieux objet. Le projet en est avant tout politique, de l'aveu même de l'auteur : à la fin des années 1990, Éric Bédard s'est interrogé sur l'avenir du Québec, à la suite de l'échec d'extrême justesse du référendum sur la souveraineté de 1995, qui faisait suite à la première tentative du même type en 1980. Comment refonder le Québec après une lutte acharnée et ce qu'Éric Bédard, engagé côté souverainiste, a perçu comme un échec ? L'historien a alors décidé de se pencher sur les lendemains d'un autre échec, celui des Rébellions de 1837-1838, ce soulèvement armé dont la nature exacte fait encore débat aujourd'hui, qui mêlait revendications nationalitaire et démocratique et qui de ce fait est à situer dans un large contexte atlantique. On a donc ici l'histoire de la génération canadienne-française qui arrive au pouvoir dans les années 1840-1850 et qui doit gérer l'Acte d'Union de 1840 qui devait en théorie régler le problème canadien en faisant disparaître les Canadiens en tant que peuple (par l'assimilation totale aux Britanniques), puis gérer le pays lorsque la Couronne britannique accorde à la colonie le gouvernement responsable en 1848. Pour Éric Bédard, dès l'introduction, l'objectif est clair : comment tirer des leçons pour aujourd'hui de l'analyse de ces « réformistes » ?
- 2 Dès lors une série de problèmes se pose. D'abord dans l'usage même du terme « réformistes ». Éric Bédard l'applique aux hommes dont il va étudier la pensée (Étienne Parent, Louis-Hyppolite Lafontaine, Augustin-Norbert Morin, Georges-Étienne Cartier, Joseph-Édouard Cauchon, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Antoine Gérin-Lajoie et Hector Langevin) mais sans réellement le justifier autrement que par leur positionnement

centriste, entre les « Rouges » (démocrates anticléricaux) et les « ultramontains ». En quoi ils promeuvent la réforme n'est pas explicité de prime abord, ce qui n'étonne guère puisqu'Éric Bédard affirme tout de go refuser de s'engager sur le terrain théorique : il ne sera pas question de revenir sur les notions de libéralisme ou de nationalisme, mais de dresser des constats. Posture curieuse qui informe le plan de l'ouvrage : les chapitres ne sont qu'une suite d'« études de discours » thématiques. On apprend donc successivement ce que pensent les « réformistes » des Rébellions, de la politique, de l'économie, de la société, de la religion et de la nation. Il s'avère que, d'après leurs dires dans la presse, à l'assemblée et dans leur correspondance, les huit hommes d'Éric Bédard sont avant tout obsédés par l'unité nationale canadienne-française, ce qui implique d'après lui leur refus du jeu démocratique – qui risque de diviser la nation et de donner le pouvoir à ceux qui ne sont pas capables de l'exercer –, leur défense de la foi et de l'Église comme garants de cette unité et comme force moralisatrice des pauvres et des criminels, ou leur quête du progrès agricole dans le cadre accepté du capitalisme impérial. En somme, finit par admettre Éric Bédard en conclusion, ceux qu'il étudie sont des conservateurs, et on se demande pourquoi il a choisi d'utiliser ce terme de « réformistes », qui n'a ici que peu de sens, si ce n'est pour faire admettre que la réforme nécessaire après l'échec politique, au milieu du XIX^e siècle comme au tournant du XXI^e siècle, passe par un retour au conservatisme... Et puisqu'Éric Bédard prend une posture politique, répondons en politique : n'y a-t-il pas mieux à offrir au Québec aujourd'hui que ce conservatisme porteur d'un nationalisme étroitement droitier ?

- 3 De surcroît, d'un point de vue scientifique l'ouvrage d'Éric Bédard – issu d'une thèse – souffre, me semble-t-il, de trois défauts majeurs. Le premier est de se réduire à une histoire des idées totalement désincarnée, le deuxième de confondre huit conservateurs et l'ensemble des Canadiens-Français. Le troisième de ne jamais tenir compte de la chronologie. Comment n'envisager que les paroles des huit hommes pour comprendre leur attitude pendant vingt ans, alors que parmi eux certains ont tenu les rênes du pouvoir et ont donc eu tout loisir d'appliquer leurs théories ? Confronter la pensée et les actes semble le minimum dans le cas d'un Lafontaine, qui inaugure le gouvernement responsable au Canada, d'un Cartier, dont la figure de « père fondateur » du Canada mériterait d'être interrogée à l'aune de l'idéologie conservatrice décrite par Éric Bédard, ou d'un Chauveau : le rôle accordé à l'école, à l'instruction, dans la pensée des « réformistes » et donc dans l'ouvrage d'Éric Bédard aurait dû s'accompagner d'une analyse de l'action de Chauveau à la surintendance des écoles, à laquelle il accède en 1856. Ces hommes se contentaient-ils de mots ou ont-ils tenté de forger un pays selon leur volonté ? Quel héritage concret ont-ils légué au pays ?
- 4 Mais alors, quel est leur rapport au dit pays ? Éric Bédard affirme avec aplomb que la pensée de ses huit héros est celle des Canadiens-Français, en arguant qu'ils sont membres élus de la majorité politique bas-canadienne. Pourrait-il affirmer avec la même méthode qu'étudier les textes de huit leaders du Parti Libéral du Québec (au pouvoir depuis 2003) donnerait en 2010 accès à l'avis des Québécois dans leur ensemble ? Sans même mentionner le fait que nombre de Canadiens n'affichèrent jamais une quelconque adhésion aux « réformistes », peut-on croire à une adéquation parfaite entre la pensée d'un élu et celle de tous ses électeurs ? Peut-on croire que ces huit représentants de l'élite (Éric Bédard rejette d'ailleurs l'idée d'une analyse sociale des idéologies) conservatrice canadienne représentent exactement leurs concitoyens ? Il faudrait ici une analyse fine des processus électoraux, et tendre vers une socio-histoire du conservatisme canadien. Et

alors il faudrait aussi rendre compte de la chronologie : Éric Bédard considère la période qu'il étudie, les années 1840 et 1850, comme un bloc, sans jamais penser les évolutions globales, comme si le passage au gouvernement responsable ne modifiait rien, comme si l'accès au pouvoir des « réformistes » ne pouvait infléchir leur façon de voir.

- 5 En somme Éric Bédard apporte surtout sa pierre à l'édifice polémique que constitue l'éternel débat sur la destinée « nationale » québécoise, mais sans convaincre l'historien de la pertinence de son propos.